

Boutades

Autor(en): **[s.n.]**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **19 (1881)**

Heft 14

PDF erstellt am: **26.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-186382>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

L'usurier, qui connaissait le fond du bilan, avait fait son calcul et fixé d'avance la limite à laquelle il était résolu de s'arrêter.

De son côté, la jeune femme ne fut pas longtemps sans s'apercevoir du changement qui s'était opéré dans son mari. Ses pleurs demeurant sans effet, il en fut de même des brouilleries, des reproches, des scènes orageuses. De guerre lasse, en femme de cœur et d'esprit, elle se détermina à reporter sur son enfant, que pourtant elle idolâtrait, la part d'affection que dédaignait son mari. Toutefois, c'était trop pour ses forces; la malheureuse devait périr à la peine. Ce ménage, qui avait commencé par le septième ciel, était devenu, en moins de cinq ans, un enfer.

(A suivre)

Boutades.

Par un beau clair de lune, le voyer de Froideville, revenant d'une course à Montherond, passait près d'un étang où les grenouilles faisaient un vacarme étourdissant. Voulez-vous vous taire! leur cria-t-il à plusieurs reprises; voulez-vous vous taire!... N'entendez-vous pas que c'est le voyer de Froideville qui vous parle!

Ce fut en vain; les coassements semblaient au contraire redoubler.

Tout-à-coup le voyer paraît saisi d'une idée lumineuse; il prend une pièce de 20 cent. dans sa poche de gilet, et, dans un mouvement de colère, la lance à l'eau.

Plus un bruit!...

Ah! on a bien raison de dire, s'écrie-t-il, que l'argent peut tout!

Béranger amoureux. Un écrivain a dit: « Il en est de l'amour comme de la petite vérole, qui est d'autant plus dangereuse qu'elle vient plus tard. » Béranger, dans son séjour en Touraine, connut une Anglaise qui habitait Tours et qui se mit en tête de le rendre amoureux; elle y réussit si bien que lui, le moqueur, qui avait tant chanté Lisette, s'aperçut un matin qu'il était pris d'une passion réelle et profonde. Que faire? Ne pouvant se décider à épouser, honteux de son âge, honteux d'être tombé, lui, le malin Gaulois, dans les filets d'une fille d'*Albion*, il agita différents projets. Sa ferme raison fut ébranlée; dans son trouble il pensa même un moment à se détruire. Il prit le parti de s'ouvrir de sa douleur à un seul ami, le fidèle Perrotin. Celui-ci, qui était à Paris, monta à cheval, chercha dans les environs une retraite écartée, trouva une petite maison à louer à Fontenay-sous-Bois; et c'est là que Béranger, seul, inconnu à tous, caché sous le nom de *M. Berger*, se tint coï pendant six semaines ou deux mois, tout occupé à recouvrer sa raison et à panser sa blessure. Il avait passé par la plus rude crise de toute sa vie.

Il vient d'être fait un travail très intéressant sur les améliorations apportées, depuis un peu plus d'un demi-siècle, dans les modes de locomotion successivement adoptés.

La distance de Paris au Havre, qui est de 212 kilomètres par route de terre, exigeait, à la fin du dix-huitième siècle, 48 heures; à la fin de 1814, 37 heures; à la fin de 1830, 24 heures, et en 1848, par les messageries, 18 heures.

Aujourd'hui, la durée du trajet, par la voie ferrée, et de 4 heures et demie.

Pour aller de Paris à Bordeaux, il y a quatre-vingt-dix ans, il ne fallait pas moins de 90 heures.

En 1830, pour faire le trajet, on mettait 72 heures.

En 1848, par la malle-poste 36 heures.

Actuellement, le train express, qui part de Paris à 8 h. 20 du soir, arrive à Bordeaux le lendemain à 7 h. 10, soit dans l'espace de 10 heures 50 minutes.

En résumé, la vitesse moyenne à l'heure, y compris le temps d'arrêt, était de 3 kilomètres et demi environ au dix-huitième siècle, et de 7 kilomètres et demi en 1848, par les messageries.

Aujourd'hui, par les chemins de fer, la vitesse moyenne des trains express est pour le moment, de 43 kilomètres. On marche donc quatorze fois plus vite qu'il y a quatre-vingt ans, et le dernier mot n'est pas dit, car on annonce que l'on construit à la Compagnie d'Orléans des locomotives d'un nouveau système, qui franchiront une distance de 90 kilomètres à l'heure.

— On nous rappelle ce mot naïf et plein de bonhomie d'un vieux médecin qui ne pouvait se décider à renvoyer un domestique infidèle.

— Comment pouvez-vous consentir à le garder? lui demandait un de ses confrères.

— Que voulez-vous, je suis habitué à lui. Il connaît toutes mes petites manies.

— Sans doute, mais il vous vole effrontément.

— Je le sais.

— Et vous ne le fourrez pas à la porte?

— Mon cher confrère, j'ai étudié le tempérament de ce garçon. Il me vole, c'est vrai, mais je crois que c'est nerveux chez lui.

Un de nos abonnés nous communique cette espèce de catéchisme politique qu'il vient de retrouver dans de vieux papiers et qui est assez original:

— Qu'est-ce qu'un patriote?

— C'est un homme qui veut une place.

— Qu'est-ce que la politique?

— C'est l'art d'obtenir cette place.

— Qu'est-ce que la science?

— C'est l'art de connaître les défauts d'autrui.

— Qu'est-ce que la vertu?

— C'est un bon sujet de conversation.

— Qu'est-ce que le mérite?

— C'est l'argent, le rang et le crédit.

— Qu'est-ce que l'esprit?

— C'est un moyen d'obtenir ce que les autres désirent et de se faire détester.

Avis. Nous continuons à prendre nos remboursements pour l'année courante et prions nos abonnés de leur faire bon accueil.

Les remboursements ne pouvant être pris sur nos abonnés de l'étranger nous leur donnons la facilité de nous payer en timbres-poste français ou allemand, moyennant une légère augmentation. Payé en timbres-poste, le prix de l'abonnement est fixé à frs. 7. 20 pour un an, et frs. 3. 60 pour six mois. Envois affranchis.

L. MONNET.